

Groupement de textes : « Parlez-moi d'amour ! » (Le romantisme, le réalisme, le naturalisme par les textes)

Annexe 1

Lecture analytique - Chateaubriand, *Atala*

I. Un duo d'amour

1. Une double déclaration d'amour ...

Un amour partagé ; l'enfermement dans le couple où chaque être ne vit que pour l'autre (8-9) :

lien 1^{ère} et 2^{ème} personnes

désignation laudative

polyptote : *amour, aimer, amant*

parallélisme des apostrophes

figure métonymique du cœur

2. ... qui révèle un amour impossible (les figures d'opposition)

- vocabulaire : *contradiction, regret, apparent*

- syntaxe : négation (31, 35), subjonctif à valeur d'irréel (31) ; temps des verbes (31-33) : le bonheur est rejeté dans le passé (imparfait et passé composé) et le malheur est lié au présent et au futur) ; coordination adversative *et* (5, 27, 31)

- figures de style : antithèses (5 : *joie ≠ dévorer* ; 17)

3. ... à travers une parole torrentueuse et poétique

- torrentueuse : périodes (Atala : 6-13 (anaphores et parallélismes) ; 27-35 ; Chactas : 23-26)

- poétique : images (comparaisons 7, 18, métaphore 23-24) ; périphrases (10), rythmes binaires (8-17 ; 31-32 avec amplification rythmique), rythme ternaire (15-16), prose musicale : 7-8 : 3/3/5/3/5/5/3/5/6/5.

II. Des êtres de passion

1. Une sensibilité exacerbée ...

- lexique de la souffrance (noms : 26 *douleur, 28 tourment*, adjectifs : 2, 32 *triste, 17, 34 affreux, affreuse*, verbes : 2 *tressaillait, 4 effrayait, 8 frémis, 9 mourir...*)

- adverbes de dramatisation : 1 *bientôt, 2 précipitamment, 4 surtout*,

- Intensifs et hyperboles : 2 *souvent, 5 toujours, 6 Que de fois, 8 toutes, 32 si, 12 moins que* ; 29 *invincible, 31 suprême, 33 inexorable*

- ponctuation expressive : exclamations (1, 7, 8, 13, 17, 26, 32, 34-35), interrogations (24, 32)

- impératifs : 25, 26

- vocabulaire abstrait (*âme, cœur, pensée, espérances*) qui exprime l'intériorité de l'âme : répétition de *profondes* (3 ; 29), *au fond de* (4) ;

vocabulaire de la dissimulation (*cache* 4, 24, 28 ; *secret* 28)

2. ... qui engendre une relation privilégiée avec la nature ...

- correspondance entre le je et la nature dont les éléments s'inversent : « *Tu es beau comme le désert* »(7) ; « *l'incendie s'étend comme une chevelure* » (18)

- motif du feu (15-19) : une nature en feu pour dire l'embrasement de l'âme

- nature indéchiffrable (*obscurité, chaos*) qui exprime le secret que l'on ne peut révéler (*mugissement confus, gémissement des arbres, hurlement des bêtes, bourdonnement de l'incendie*) : nature qui souffre comme Atala.

3. ... qui fait naître une émotion partagée

- l'expression du pathétique : 1 *Hélas !, 21 Quel tourment*

- l'émotion est partagée par un double récepteur : Chactas (4 *Ce qui m'effrayait surtout...*) et le lecteur puisque la souffrance amoureuse se fait spectacle (17 : *Quel affreux, quel magnifique spectacle*)

III. La quête de l'Idéal

1. Des êtres d'exception ...

- isolés : espace symbolique du refuge des deux amants : la forêt ; coupure avec le monde de la société : 29-30 ; le monde ne se réduit plus qu'aux deux amants (*sans cesse auprès de moi ... Passer ma vie à tes pieds*)

- purs : la virginité (34) ; symbolique du feu et des larmes purificatrices ; innocence de leurs relations (*Ô mon jeune amant* 6 devient à la fin *Mon jeune ami* 27) ; recherche de la transparence 25 *Ouvre-moi ton cœur ... quand un ami regarde dans notre âme*) ; sacrifice de soi (29-31)

2. ... en conflit avec le réel ...

- vocabulaire guerrier (5 *repoussant... détruisant, 27 combats, 29 invincible, 33 engloutir*) ; motif de l'incendie.

- le heurt avec les institutions : la mère, la loi religieuse

- le thème du rêve : 31, 32

- l'échec final : *contradiction, regret* + forme négative finale (*n'avoir pas été à toi*) = amour spirituel et non charnel, amour des idées et des mots et non amour du corps physique. Le héros romantique ne s'intègre pas dans l'épaisseur du réel mais communique avec un au-delà (10 : *les Esprits invisibles*)

3. ... et qui cherchent la fuite dans la mort

Perspective chrétienne du fait des périphrases : 33 *l'éternité va m'engloutir ... le Juge inexorable, 34 je vois avec joie ma virginité dévorer ma vie.*

Conclusion

- des héros romantiques : tableau synthétique

Annexe 2 : Le romantisme et le personnage romantique

Ce personnage qui se révèle être ...

| Un être de passion | Un être d'exception | Un être en conflit avec le monde | Un être insatisfait |
|--|---|--|---|
| <ul style="list-style-type: none">- exaltation du moi- exacerbation des émotions- élans du cœur- parole torrentueuse et lyrique | <ul style="list-style-type: none">- pureté des sentiments- souffrance qui grandit l'être et que le langage ne parvient pas à exprimer- idéalisme : refuge dans le rêve- vision poétique- vision fantastique | <ul style="list-style-type: none">- opposition et rupture avec les règles- solitude- isolement dans la nature sauvage (montagne, désert, forêt)- harmonie avec la nature sauvage (orage, vent, feu, torrent...)- en opposition à la vision prosaïque du réel ressentie comme une souillure | <ul style="list-style-type: none">- amour impossible- déchirement, souffrance et mélancolie- instabilité du moi : de l'enthousiasme à l'abattement- volonté de fuir : hors de la société (désert), hors du monde (mort)- quête d'un Absolu, d'un ailleurs (autre monde, autre vie, Dieu...) |

... est caractéristique de la vision du monde du romantisme. On le nommera héros/héroïne romantique.

Annexe 2 bis



Annexe 3

Lecture comparée - Chateaubriand, *Atala* / Flaubert, *Madame Bovary*

En quoi ce texte reprend-il les caractéristiques de l'extrait d'*Atala* :

→ **Atala et Emma : une même vision de l'amour**

- **Un être de passion**

- exaltation du moi : *moi, je* 8, 27

- élans du cœur : 8-9 ; 36

- exacerbation des émotions : intensifs et hyperboles (*rien ... tout* 8-9, 34 ; *l'excès de bonheur* 28, 32, *éternellement* 34 ...)

- parole torrentueuse et lyrique : 8-9 ; 27-28 ; 32-34 : exclamatives et interrogatives ; points de suspension ; rythmes binaires et ternaires

- **Un être d'exception**

- pureté des sentiments : 8-9 : *tu es tout pour moi. Aussi je serai tout pour toi...*

- souffrance qui grandit l'être et que le langage ne parvient pas à exprimer : 27-28

- vision poétique : images : *Il n'y a pas de désert, pas de précipice, ni d'océan que je ne traverserai avec toi...ce sera comme une étreinte...*

- **Un être en conflit avec le monde**

- opposition et rupture avec les règles : 8 *t'en aller... quitter tes affections, ta vie* ; 27-28 : *l'appréhension de l'inconnu...l'effet des habitudes quittées*

- solitude (n'existent plus que les deux amants) : 8-9 ; 34 *Nous serons seuls*

- isolement et harmonie dans la nature sauvage : 32 *désert, précipice, océan* ; paysage ressenti par Emma qui se trouve investi des deux caractéristiques de l'âme romantique : 21 *plus démesurées et plus mélancoliques* ; la comparaison avec la rivière réactive le motif de l'exacerbation des sentiments et de la difficulté de les exprimer : 20 *la tendresse des anciens jours leur revenait au cœur, abondante et silencieuse comme la rivière qui coulait...*

- **Un être insatisfait**

- volonté de fuir : hors de la société

- quête d'un Absolu, d'un ailleurs : *s'en aller, voyager, traverser*

→ **Rodolphe : l'image inversée d'Emma**

A l'union des cœurs d'Atala et de Chactas fait place l'opposition radicale entre Rodolphe et Emma. De cet écart naît le sentiment que ce que dit Emma n'est qu'illusion. C'est donc au **personnage de Rodolphe** qu'il faut s'intéresser en montrant qu'il est la figure inversée du personnage d'Emma :

- **Un être sans passion**

- quasi absence du je

- tiédeur du lexique amoureux : 10 *charmante*

- à l'émotion fait place la raison : *Réfléchis* 29

- paroles convenues : 12, 24

- expressions dénuées de toute intensité : 29

- parole lapidaire qui devient monosyllabique : 42, 44, 46 pour disparaître progressivement : 48 : *Il fit un signe de tête* ; 51 *Il ne se détournait pas...*

- **Un être médiocre**

prosaïsme des sentiments : 56 *C'était une jolie maîtresse* ; 59-61

- absence de toute souffrance : 56 *N'importe*. La représentation romantique de l'amour est renvoyée à la chimère : le *battement de cœur* ne peut être que la réaction d'un *imbécile* (55-56) ; l'être aimée n'est plus qu'un *fantôme* 55

- **Un être en harmonie avec le monde**

- souci des règles : 29 *Il est encore temps... tu t'en repentiras peut-être* ; 59-61 : *m'expatrier, avoir la charge d'un enfant... les embarras, la dépenses*

- nature civilisée : 53 franchit une *rivière* et marche dans une *prairie*

- **Un être satisfait**

- refus de fuir : 59

- quête ... du matériel : *la dépense...*

→ **Un paysage discordant**

A la fois en harmonie avec les sentiments d'Emma et de son désir : *La lune couleur de pourpre... éclatante... gouttes de diamant en fusion... le parfum des seringas* mais en même temps **macabre rideau noir troué** (mauvais mélodrame en train de se jouer ?), *ciel vide, s'y tordre à la manière d'un serpent sans tête, monstrueux candélabre*), **mièvre** : à la violence (l'orage) se substitue la fadeur de *la nuit douce* et du *vent frais* et **prosaïque** : *hérisson et belette se mettant en chasse, pêche mûre [qui] tombait seule de l'espalier*. Le paysage est donc à la fois un paysage état d'âme, comme dans *Atala*, mais un même temps il alerte le lecteur sur l'illusion dans laquelle s'enferme le personnage. On peut alors parler d'**ironie du narrateur** par rapport à son personnage qui rêve sa vie sans voir le réel.

→ **L'emprise du réel**

L'exaltation d'Emma à vivre sa passion loin de toutes les contraintes de la société est parsemée de détails prosaïques : 4 *firent le tour d'une plate-bande*, 41 *Tu as les passeports ?* 47 *A l'hôtel de Provence*.

L'heure qui sonne *Minuit* (39) sonne la fin du rêve de Cendrillon !

Annexe 4 : Le réalisme et le personnage réaliste

Le personnage d'Emma vit dans une époque où seules comptent les valeurs de la bourgeoisie que sont l'apparence et l'argent. Or, elle se nourrit d'illusions et vit sa vie sur le modèle des héroïnes romantiques, en quête d'absolu. Cet engluement dans une réalité qui ne la satisfait pas mais à laquelle elle ne peut pas échapper est **caractéristique de la vision réaliste du monde**. En cela, elle est **une héroïne réaliste**. Son aveuglement est exploité par d'autres personnages - à l'exemple de Rodolphe - qui, derrière des apparences séduisantes, ne sont conduits que par la satisfaction de leurs désirs personnels et leur médiocrité. La discordance qui naît de cette confrontation entre une conception idéaliste de la vie et une conception prosaïque et utilitariste est un puissant moteur du roman réaliste.

Par rapport au premier texte, l'on sent la distance que le narrateur prend avec son héroïne et notamment quand il la montre incapable de voir les signes que le narrateur nous donne, à nous lecteurs, ironiquement à voir.

Certains personnages réalistes, en revanche, parviendront au terme d'une initiation, en apprenant à lire correctement les marques du réel, en comprenant les règles de la société et non en cherchant à y échapper, trouveront leur place dans la société.

Annexe 5 : Une leçon d'amour réaliste

Balzac, *Le Père Goriot*, 1842

Eugène de Rastignac, jeune noble désargenté, est monté à Paris pour réussir. Vivant dans une pension misérable, il est invité chez Mme de Beauséant, le salon le plus en vue de Paris. Celle-ci lui propose d'être son initiatrice.

— Eh! bien, monsieur de Rastignac, traitez ce monde comme il mérite de l'être. Vous voulez parvenir, je vous aiderai. Vous sonderez combien est profonde la corruption féminine, vous toiserez la largeur de la misérable vanité des hommes. Quoique j'aie bien lu dans ce livre du monde, il y avait des pages qui cependant m'étaient inconnues. Maintenant je sais tout. Plus froidement vous calculerez, plus avant vous irez. Frappez sans pitié, vous serez craint. N'acceptez les hommes et les femmes que comme des chevaux de poste que vous laisserez crever à chaque relais, vous arriverez ainsi au faite de vos désirs. Voyez-vous, vous ne serez rien ici si vous n'avez pas une femme qui s'intéresse à vous. Il vous la faut jeune, riche, élégante. Mais si vous avez un sentiment vrai, cachez-le comme un trésor; ne le laissez jamais soupçonner, vous seriez perdu. Vous ne seriez plus le bourreau, vous deviendriez la victime. Si jamais vous aimiez, gardez bien votre secret! ne le livrez pas avant d'avoir bien su à qui vous ouvrirez votre cœur. Pour préserver par avance cet amour qui n'existe pas encore, apprenez à vous méfier de ce monde-ci. [...] A Paris, le succès est tout, c'est la clef du pouvoir. Si les femmes vous trouvent de l'esprit, du talent, les hommes le croiront, si vous ne les détrompez pas. Vous pourrez alors tout vouloir, vous aurez le pied partout. Vous saurez alors ce qu'est le monde, une réunion de dupes et de fripons. Ne soyez ni parmi les uns ni parmi les autres. Je vous donne mon nom comme un fil d'Ariane pour entrer dans ce labyrinthe.

Annexe 6 : Atala / Emma / Catherine

Lecture comparée : Zola, *Germinal*

Ce qui rapproche ce texte de celui de Chateaubriand :

- **L'expression d'une passion partagée : une déclaration d'amour**

1 *besoin à présent de paroles et de gestes* ; 2 *bourdonnements, murmures, chants d'oiseaux* ; révélation d'un secret : 10 *muette tendresse*, 13 *et, au fond, je savais qu'un jour...* ; aveu amoureux : 5 *restons ensemble*, 12 *je t'aimais* ; 18 *il l'avait retenue sur son cœur*

- **L'exacerbation des émotions** : le motif de la fièvre 1 *agitée, tourmentée* ; 45 *elle s'était pendue à lui* ; 24 *nouvelle crise de sanglots* ; intensif et exclamation : 5 *oh ! toujours et toujours !*

- **La quête d'un bonheur impossible** : 14 *quelque chance heureuse*, 16 *un peu de bonheur, avoir eu leur bonheur* ; le motif du rêve : 15 *secouer ce rêve, l'avait éveillée de son rêve* ; l'interdit : 12 *je me défendais de songer à toi* ; 43

- **l'évocation de la mort** : 27 *funèbre, caveau*, 49 *une dernière fois*, 50 *dans la mort*

Ce qui rapproche ce texte de celui de Flaubert :

- **La discordance entre le paysage rêvé et la réalité** : 4, 26 : *eau courante, chants d'oiseaux, les blés, beau soleil*

- **Le rôle d'Etienne qui tente, comme Rodolphe, de ramener Catherine à la réalité** : 6 *bavardage de fille heureuse*, discours direct réduit, 23

- **Le poids du réel : le cadre réaliste** : 27-28 *la mine éboulée, la nuit puante, la fosse, le noir* ; la vie quotidienne : 40-42

Ce qui distingue ce texte des deux autres :

- **la crudité du langage du désir** : 5 *prends-moi*, 6 *se caressait contre lui*, 9 *la grosse envie de nous prendre* ; 41 *la tuait de ses caresses*, 45-48

- **la soif de vivre** : 48-50

- **l'exacerbation des sens physiques** : 2-6 : auditif, olfactif, visuel, tactile

- **la dimension fantastique de l'horreur : lexique de l'horreur** : 27-28 *la nuit puante*, 28 *l'horreur*, 34-35 *la peur*, 40 *hantait* ; les métaphores : 27 *caveau*, 33 *le sang de la veine*, 48 *cette tombe, ce lit de boue* ; figures réelles ou cauchemardesques : 40 *l'image de Chaval*, 29 *l'Homme noir* ; la resémantisation d'expressions figées : 23 *les ténèbres*, 48 *nuit de noces, lit de boue* ; l'opposition de forces primaires opposées ; eros et thanatos (48-50)

- **le désespoir absolu (50) et la fatalité sociale**: 40 *leur existence de chien* et *les superstitions de l'enfance* dessinent une nouvelle figure vengeresse (33)

Bilan rédigé par le professeur

Ce personnage qui, dans une époque où triomphe l'exploitation sociale des ouvriers et la misère de leurs conditions de vie, s'illusionne en croyant pouvoir échapper à son destin social, qui se trouve écrasé par des forces incontrôlables (sociales : la mine est ici comme l'image du Minotaure qui attend ses proie, d'où son nom le Voreux ; ailleurs l'hérédité physiologique qui, du fait des descendants enferme le personnage dans la folie, l'ivrognerie, la pulsion meurtrière...) **est caractéristique de la vision du monde du naturalisme qui donne à voir le réel dans toute sa crudité et toute son horreur. On le nommera héros/héroïne naturaliste.**

Annexe 8

Texte 1 :

Lorsque le zingueur eut allumé sa cigarette, il posa les coudes sur la table, avança la face, regarda un instant sans parler la jeune femme, dont le joli visage de blonde avait, ce jour-là, une transparence laiteuse de fine porcelaine. Puis, faisant allusion à une affaire connue d'eux seuls, débattue déjà, il demanda simplement à demi-voix : - Alors, non ? vous dites non ?

- Oh ! bien sûr, non, monsieur Coupeau, répondit tranquillement Gervaise souriante. Vous n'allez peut-être pas me parler de ça ici.

Vous m'aviez promis pourtant d'être raisonnable... Si j'avais su, j'aurais refusé votre consommation.

Il ne reprit pas la parole, continua à la regarder, de tout près, avec une tendresse hardie et qui s'offrait, passionné surtout pour les coins de ses lèvres, de petits coins d'un rose pâle, un peu mouillé, laissant voir le rouge vif de la bouche, quand elle souriait. Elle, pourtant, ne se reculait pas, demeurait placide et affectueuse. Au bout d'un silence, elle dit encore :

- Vous n'y songez pas, vraiment. Je suis une vieille femme, moi ; j'ai un grand garçon de huit ans ... Qu'est-ce que nous ferions ensemble ?

- Pardi ! murmura Coupeau en clignant les yeux, ce que font les autres !

Mais elle eut un geste d'ennui.

- Ah ! si vous croyez que c'est toujours amusant ? On voit bien que vous n'avez pas été en ménage... Non, monsieur Coupeau, il faut que je pense aux choses sérieuses. La rigolade, ça ne mène à rien, entendez-vous ! J'ai deux bouches à la maison, et qui avalent ferme, allez ! Comment voulez-vous que j'arrive à élever mon petit monde, si je m'amuse à la bagatelle ?... Et puis, écoutez, mon malheur a été une fameuse leçon. Vous savez, les hommes maintenant, ça ne fait plus mon affaire. On ne me repincera pas de longtemps.

Elle s'expliquait sans colère, avec une grande sagesse, très froide, comme si elle avait traité question d'ouvrage, les raisons qui l'empêchaient de passer un corps de fichu à l'empois. On voyait qu'elle avait arrêté ça dans sa tête, après de mûres réflexions.

Coupeau, attendri, répétait :

- Vous me causez bien de la peine, bien de la peine...

- Oui, c'est ce que je vois, reprit-elle, et j'en suis fâchée pour vous, monsieur Coupeau... Il ne faut pas que ça vous blesse. Si j'avais des idées à rire, mon Dieu ! ce serait encore plutôt avec vous qu'avec un autre. Vous avez l'air bon garçon, vous êtes gentil. On se mettrait ensemble, n'est-ce pas ? et on irait tant qu'on irait. Je ne fais pas ma princesse, je ne dis point que ça n'aurait pas pu arriver... Seulement, à quoi bon, puisque je n'en ai pas envie ? Me voilà chez madame Fauconnier depuis quinze jours. Les petits vont à l'école. Je travaille, je suis contente... Hein ? le mieux alors est de rester comme on est.

Et elle se baissa pour prendre son panier.

- Vous me faites causer, on doit m'attendre chez la patronne... Vous en trouverez une autre, allez ! monsieur Coupeau, plus jolie que moi, et qui n'aura pas deux marmots à traîner. [...]

Son visage, pourtant, gardait une douceur enfantine ; elle avançait ses mains potelées, en répétant qu'elle n'écraserait pas une mouche ; elle ne connaissait les coups que pour en avoir déjà joliment reçu dans sa vie. Alors, elle en vint à causer de sa jeunesse, à Plassans. Elle n'était point coureuse du tout ; les hommes l'ennuyaient ; quand Lantier l'avait prise, à quatorze ans, elle trouvait ça gentil, parce qu'il se disait son mari et qu'elle croyait jouer au ménage. Son seul défaut, assurait-elle, était d'être très sensible, d'aimer tout le monde, de se passionner pour des gens qui lui faisaient ensuite mille misères.

Ainsi, quand elle aimait un homme, elle ne songeait pas aux bêtises, elle rêvait uniquement de vivre toujours ensemble, très heureux. Et, comme Coupeau ricanait et lui parlait de ses deux enfants, qu'elle n'avait certainement pas mis couvrir sous le traversin, elle lui allongea des tapes sur les doigts, elle ajouta que, bien sûr, elle était bâtie sur le patron des autres femmes ; seulement, on avait tort de croire les femmes toujours acharnées après ça ; les femmes songeaient à leur ménage, se coupaient en quatre dans la maison, se couchaient trop lasses, le soir, pour ne pas dormir tout de suite.

Elle, d'ailleurs, ressemblait à sa mère, une grosse travailleuse, morte à la peine, qui avait servi de bête de somme au père Macquart pendant plus de vingt ans. [...]

- Oh ! ce n'est presque rien, ça ne se voit pas, dit Coupeau pour faire sa cour.

Elle hocha le menton ; elle savait bien que ça se voyait ; à quarante ans, elle se casserait en deux. Puis, doucement, avec un léger rire :

- Vous avez un drôle de goût d'aimer une boiteuse.

Alors, lui, les coudes toujours sur la table, avançant la face davantage, la complimenta en risquant les mots, comme pour la griser.

Mais elle disait toujours non de la tête, sans se laisser tenter, caressée pourtant par cette voix câline. Elle écoutait, les regards dehors, paraissant s'intéresser de nouveau à la foule croissante.

Maintenant, dans les boutiques vides, on donnait un coup de balai ; la fruitière retirait sa dernière poêlée de pommes de terre frites, tandis que le charcutier remettait en ordre les assiettes débandées de son comptoir. [...]

Gervaise avait repris son panier. Elle ne se levait pourtant pas, le tenait sur ses genoux, les regards perdus, rêvant, comme si les paroles du jeune ouvrier éveillaient en elle des pensées lointaines d'existence. Et elle dit encore, lentement, sans transition apparente :

- Mon Dieu ! je ne suis pas ambitieuse, je ne demande pas grand'chose...

Texte 2 :

Mais comment exprimer cette foule de sensations fugitives que j'éprouvais dans mes promenades ? Les sons que rendent les passions dans le vide d'un cœur solitaire ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence d'un désert : on en jouit, mais on ne peut les peindre.

L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes : j'entrai avec ravissement dans les mois des tempêtes. Tantôt j'aurais voulu être un de ces guerriers errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes ; tantôt j'enviais jusqu'au sort du pâtre que je voyais réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avait allumé au coin d'un bois. J'écoutais ses chants mélancoliques, qui me rappelaient que dans tout pays le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs.

Le jour, je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il fallait peu de chose à ma rêverie ! une feuille séchée que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du nord sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmurait ! Le clocher solitaire s'élevait au loin dans la vallée a souvent attiré mes regards ; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent ; j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait ; je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur, mais une voix du ciel semblait me dire : " Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue ; attends que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton cœur demande. "

" Levez-vous vite, orages désirés qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie ! Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie, ni frimas, enchanté, tourmenté et comme possédé par le démon de mon cœur.

Texte 3

Jeanne, ayant fini ses malles, s'approcha de la fenêtre, mais la pluie ne cessait pas.

L'averse, toute la nuit, avait sonné contre les carreaux et les toits. Le ciel bas et chargé d'eau semblait crevé, se vidant sur la terre, la délayant en bouillie, la fondant comme du sucre. Des rafales passaient pleines d'une chaleur lourde. Le ronflement des ruisseaux débordés emplissait les rues désertes où les maisons, comme des éponges, buvaient l'humidité qui pénétrait au dedans et faisait suer les murs de la cave au grenier.

Jeanne, sortie la veille du couvent, libre enfin pour toujours, prête à saisir tous les bonheurs de la vie dont elle rêvait depuis si longtemps, craignait que son père hésitât à partir si le temps ne s'éclaircissait pas ; et pour la centième fois depuis le matin elle interrogeait l'horizon.

Texte 4

Et elle se mit à rêver d'amour.

L'amour ! Il l'emplissait depuis deux années de l'anxiété croissante de son approche. Maintenant elle était libre d'aimer ; elle n'avait plus qu'à le rencontrer, lui !

Comment serait-il ? Elle ne le savait pas au juste et ne se le demandait même pas. *Il serait lui*, voilà tout.

Elle savait seulement qu'elle l'adorerait de toute son âme et qu'il la chérirait de toute sa force. Ils se promèneraient par les soirs pareils à celui-ci, sous la cendre lumineuse qui tombait des étoiles. Ils iraient, les mains dans les mains, serrés l'un contre l'autre, entendant battre leurs cœurs, sentant la chaleur de leurs épaules, mêlant leur amour à la simplicité suave des nuits d'été, tellement unis qu'ils pénétreraient aisément, par la seule puissance de leur tendresse, jusqu'à leurs plus secrètes pensées.

Et cela continuerait indéfiniment, dans la sérénité d'une affection indescriptible.

Et il lui sembla soudain qu'elle le sentait là, contre elle ; et brusquement un vague frisson de sensualité lui courut des pieds à la tête. Elle serra ses bras contre sa poitrine, d'un mouvement inconscient, comme pour étreindre son rêve ; et, sur sa lèvre tendue vers l'inconnu quelque chose passa qui la fit presque défaillir, comme si l'haleine du printemps lui eût donné un baiser d'amour.

Tout à coup, là-bas, derrière le château, sur la route elle entendit marcher dans la nuit. Et dans un élan de son âme affolée, dans un transport de foi à l'impossible, aux hasards providentiels, aux pressentiments divins, aux romanesques combinaisons du sort, elle pensa : « Si c'était lui ? »

Texte 5

La mer, soulevée par le vent, grossissait à chaque instant, et tout le canal compris entre cette île et l'île d'Ambre n'était qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusées de vagues noires et profondes. Ces écumes s'amassaient dans le fond des anses à plus de six pieds de hauteur, et le vent, qui en balayait la surface, les portait par-dessus l'escarpement du rivage à plus d'une demi-lieue dans les terres. A leurs flocons blancs et innombrables, qui étaient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on eût dit d'une neige qui sortait de la mer. L'horizon offrait tous les signes d'une longue tempête ; la mer y paraissait confondue avec le ciel. Il s'en détachait sans cesse des nuages d'une forme horrible qui traversaient le zénith avec la vitesse des oiseaux, tandis que d'autres y paraissaient immobiles comme de grands rochers. On n'apercevait aucune partie azurée du firmament ; une leur olivâtre et blafarde éclairait seule tous les objets de la terre, de la mer, et des cieux.

Dans les balancements du vaisseau, ce qu'on craignait arriva. Les câbles de son avant rompirent ; et comme il n'était plus retenu que par une seule aussière il fut jeté sur les rochers à une demi-encablure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul allait s'élançer à la mer, lorsque je le saisis par le bras : « Mon fils, lui dis-je, voulez-vous périr ? — Que j'aie à son secours, s'écria-t-il, ou que je meure ! » Comme le désespoir lui ôtait la raison, pour prévenir sa perte, Domingue et moi lui attachâmes à la ceinture une longue corde dont nous saisîmes l'une des extrémités. Paul alors s'avança vers le Saint-Géran, tantôt nageant ; tantôt marchant sur les récifs. Quelquefois il avait l'espoir de l'aborder, car la mer, dans ses mouvements irréguliers, laissait le vaisseau presque à sec, de manière qu'on en eût pu faire le tour à pied ; mais bientôt après, revenant sur ses pas avec une nouvelle furie, elle le couvrait d'énormes voûtes d'eau qui soulevaient tout l'avant de sa carène, et rejetaient bien loin sur le rivage le malheureux Paul, les jambes en sang, la poitrine meurtrie, et à demi noyé. A peine ce jeune homme avait-il repris l'usage de ses sens qu'il se relevait et retournait avec une nouvelle ardeur vers le vaisseau, que la mer cependant entrouvrait par d'horribles secousses. Tout l'équipage, désespérant alors de son salut, se précipitait en foule à la mer, sur des vergues, des planches, des cages à poules, des tables, et des tonneaux. On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié : une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe du Saint-Géran, tendant les bras vers celui qui faisait tant d'efforts pour la joindre. C'était Virginie. Elle avait reconnu son amant à son intrépidité. La vue de cette aimable personne, exposée à un si terrible danger, nous remplit de douleur et de désespoir. Pour Virginie, d'un port noble et assuré, elle nous faisait signe de la main, comme nous disant un éternel adieu. Tous les matelots s'étaient jetés à la mer. Il n'en restait plus qu'un sur le pont, qui était tout nu et nerveux comme Hercule. Il s'approcha de Virginie avec respect : nous le vîmes se jeter à ses genoux, et s'efforcer même de lui ôter ses habits ; mais elle, le repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue. On entendit aussitôt ces cris redoublés des spectateurs : « Sauvez-la, sauvez-la ; ne la quittez pas ! » Mais dans ce moment une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra entre l'île d'Ambre et la côte, et s'avança en rugissant vers le vaisseau, qu'elle menaçait de ses flancs noirs et de ses sommets écumeux. A cette terrible vue le matelot s'élança seul à la mer ; et Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur, et levant en haut des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

O jour affreux ! hélas ! tout fut englouti.

Texte 6

Ils arrivaient alors auprès du groupe des enfants ; et le curé s'approcha pour voir ce qui les intéressait ainsi. C'était la chienne qui mettait bas. Devant sa niche cinq petits grouillaient déjà autour de la mère qui les léchait avec tendresse, étendue sur le flanc, tout endolorie. Au moment où le prêtre se penchait, la bête crispée s'allongea et un sixième petit toutou parut. Tous les galopins alors, saisis de joie, se mirent à crier en battant des mains :

— En v'là encore un, en v'là encore un !

C'était un jeu pour eux, un jeu naturel où rien d'impur n'entraît. Ils contemplaient cette naissance comme ils auraient regardé tomber des pommes.

L'abbé Tolbiac demeura d'abord stupéfait, puis, saisi d'une fureur irrésistible, il leva son grand parapluie et se mit à frapper dans le tas des enfants sur les têtes, de toute sa force. Les galopins effarés s'enfuirent à toutes jambes ; et il se trouva subitement en face de la chienne en gésine qui s'efforçait de se lever. Mais il ne la laissa pas même se dresser sur ses pattes, et, la tête perdue, il commença à l'assommer à tour de bras. Enchaînée, elle ne pouvait s'enfuir, et gémissait affreusement en se débattant sous les coups. Il cassa son parapluie. Alors, les mains vides, il monta dessus, la piétinant avec frénésie, la pilant, l'écrasant. Il lui fit mettre au monde un dernier petit qui jaillit sous la pression ; et il acheva, d'un talon forcené, le corps saignant qui remuait encore au milieu des nouveau-nés piaulants, aveugles et lourds, cherchant déjà les mamelles.

Jeanne s'était sauvée ; mais le prêtre soudain se sentit pris au cou, un soufflet fit sauter son tricorne ; et le baron, exaspéré, l'emporta jusqu'à la barrière et le jeta sur la route.

Annexe 8

Travail d'écriture :

Texte d'appui : Zola, *L'Assommoir*, 1876

Texte n°1 de l'annexe 8

SUJET : A la manière de Zola, vous écrirez la suite de cette scène de rencontre entre Gervaise et Coupeau.

Consignes d'écriture :

- 1°- Le texte donne à voir une vision du monde caractéristique du roman naturaliste.
- 2°- Les paroles des personnages sont représentatives du roman naturaliste.
- 3°- Les règles du dialogue sont respectées (disposition, verbes introducteurs, insertion dans le récit).
- 4°- La syntaxe est correcte.
- 5°- L'orthographe est correcte.

Correction du travail d'écriture

Zola, *L'Assommoir*, 1876

Mon idéal, ce serait de travailler tranquille, de manger toujours du pain, d'avoir un trou un peu propre pour dormir, vous savez, un lit, une table et deux chaises, pas davantage... Ah ! Je voudrais aussi élever mes enfants, en faire de bons sujets, si c'était possible... [...]

Il y a encore un idéal, ce serait de ne pas être battue, si je me remettais jamais en ménage ; non, ça ne me plairait pas d'être battue... Et c'est tout, vous voyez, c'est tout...

Elle cherchait, interrogeait ses désirs, ne trouvait plus rien de sérieux qui la tentât. Cependant, elle reprit, après avoir hésité :

- Oui, on peut à la fin avoir le désir de mourir dans son lit... Moi, après avoir bien trimé toute ma vie, je mourrais volontiers dans mon lit, chez moi.

Et elle se leva. Coupeau, qui approuvait vivement ses souhaits, était déjà debout, s'inquiétant de l'heure. Mais ils ne sortirent pas tout de suite ; [...]

Gervaise porte son regard sur l'alambic

Alors, Gervaise, prise d'un frisson, recula ; et elle tâchait de sourire, en murmurant :

- C'est bête, ça me fait froid, cette machine... la boisson me fait froid...

Puis, revenant sur l'idée qu'elle caressait d'un bonheur parfait :

- Hein ? n'est-ce pas ? ça vaudrait bien mieux : travailler, manger du pain, avoir un trou à soi, élever ses enfants, mourir dans son lit...

- Et ne pas être battue, ajouta Coupeau gaiement. Mais je ne vous battrais pas, moi, si vous vouliez, madame Gervaise... [...]

- Il n'y a pas de crainte, je ne bois jamais, puis je vous aime trop... Voyons, c'est pour ce soir, nous nous chaufferons les petons.

Il avait baissé la voix, il lui parlait dans le cou, tandis qu'elle s'ouvrait un chemin, son panier en avant, au milieu des hommes. Mais elle dit encore non, de la tête, à plusieurs reprises. Pourtant, elle se retournait, lui souriait, semblait heureuse de savoir qu'il ne buvait pas. Bien sûr, elle lui aurait dit oui, si elle ne s'était pas juré de ne point se remettre avec un homme. Enfin, ils gagnèrent la porte, ils sortirent.